



La Sentinelle

LECTURE DE CHARLES BERTIN

A LA SEANCE MENSUELLE DU 9 DECEMBRE 1989

Il y a quelques années, j'ai prononcé devant l'Académie une communication intitulée *Histoire d'une histoire*. J'y racontais la rencontre que j'avais faite d'un lieu extraordinaire, quelque part dans les montagnes du Roussillon, dans l'arrière-pays d'Argelès. J'avais découvert, au sommet d'une colline isolée de tout village, une superbe chapelle romane, et tout près, la maison du gardien, avec sa treille, son auvent de cannisses, son chien qui dormait dans la poussière, et un très curieux cercle de ciment qui ressemblait à ces pistes de danse qu'on voit parfois dans les dancings en plein air.

Je vous ai raconté que nous étions allés jusqu'à la maison pour y demander la clef de la chapelle qui, naturellement, était fermée, et que nous avions fait brièvement la connaissance du maître des lieux. Un vieil homme doté de fort belles moustaches blanches à la gauloise qui le faisaient ressembler à une phoque triste, ou plutôt, à son chien qui était son unique compagnon de solitude. Ce vieil homme avait aussi des yeux étonnants, des yeux de faïence enfantine, d'un admirable or bleu très doux. Il nous a prêté la clef, nous avons bavardé un moment, et nous sommes partis.

C'est ce jour-là que j'ai su que j'inventerais un jour l'histoire de cet homme et de ce lieu, l'histoire de cette chapelle et de cette maison, et que je tenterais de prêter un destin et un visage à cet étrange vieillard qui vivait tout seul sur sa montagne comme Siméon sur sa colonne et qui avait construit une piste de danse pour les anges.

Cette histoire, c'est celle du *Voyage d'hiver*, le roman que je viens de publier et que certains d'entre vous ont lu.

Si je me permets de vous rappeler ce souvenir, alors que le texte de la nouvelle que je vais vous lire, *La Sentinelle*, est sans aucun rapport avec ce roman, c'est parce que l'idée première de cette nouvelle est née en moi d'une manière un peu analogue : un moment de vie vécue s'est mis curieusement à proliférer dans ma vie imaginaire, à la façon des formations coralliennes.

Un voyage en Turquie il y a trois ans, la traversée de la Pamphylie, la découverte d'un lieu privilégié, la rencontre très brève et sans paroles d'un couple aperçu deux fois, ont été suffisantes pour déclencher en moi la stimulation initiale d'où est née la nouvelle que vous allez entendre...

La Sentinelle

Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?

Esaïe, XXI, 11-12

Quand je retourne par la pensée à ces semaines de septembre en Pamphylie, c'est toujours la même image qui s'impose la première à ma mémoire : un couple en arrêt devant un amoncellement de tombes.

Je me trouvais seul depuis un moment quand je l'aperçus. J'avais perdu le groupe de mes amis dans le lacs des sentes qui gravissent la colline au coeur de l'immense nécropole et la vague inquiétude de m'être égaré pour de bon occupait mon esprit. La solitude du sous-bois dans la touffeur de l'après-midi et l'entre-croisement continu des pistes qui s'ouvraient entre les arbres stimulaient en moi un sentiment de panique légère qui me faisait battre le coeur un peu plus vite. Comme lors des aventures de l'enfance, tout me paraissait tentation et piège dans cette progression sans repères, depuis la fragilité de la lumière criblée jusqu'à mon allure elle-même, rendue plus facile par la couche d'aiguilles et de feuilles qui donnait à mes pas l'aisance ouatée qu'ils n'ont que dans les rêves. Mais je crois que j'étais surtout sensible à l'extraordinaire silence qui pesait comme un couvercle sur ce lieu protégé depuis vingt siècles par le pouvoir des morts. Le sentier où je m'étais engagé après avoir quitté mes compagnons montait parmi les tombeaux à travers un éboulis de roches semé de pins et d'yeuses qui poussaient tant bien que

mal au milieu des épineux. Il n'y avait pas la moindre brise sous ce couvert sans oiseaux figé dans l'immobilité stupéfiante d'un univers d'après la vie.

À mesure que je m'élevais sur la pente, les sépultures se multipliaient. Aussi loin que mon regard pouvait porter sur la colline, je ne découvrais que des jonchées de dalles renversées dans la broussaille. Les arbres avaient grandi au coeur même des tombes bousculées, achevant de disjoindre les pierres, et des javeaux de cailloutis s'étaient formés, engravant les monuments jusqu'à confondre certains d'entre eux avec la roche originelle. Les degrés rompus de mausolées dont le faitage avait disparu émergeaient du maquis par endroits, amorçant des tracés d'escaliers dont le mouvement se terminait dans le vide. Entre les affleurements des mousses, le soleil jaspait de reflets la houle des sarcophages éventrés, et des cippes aux reliefs à demi effacés surgissaient çà et là comme les mâts d'une flotte engloutie. Il m'arriva cependant de découvrir au milieu de ces ruines l'un ou l'autre tombeau préservé. C'était le plus souvent le cénotaphe d'un dignitaire, édifié en forme de temple. De toute évidence, chaque fois que le personnage leur paraissait mériter cet honneur, les habitants de Termessos s'étaient ingéniés à reproduire quelques-uns de ces mausolées gigantesques à portiques, frontons et chambres funéraires que leurs voisins de Lycie creusaient, sans souci du vertige, à mi-hauteur de leurs murailles rocheuses. Sous un relief représentant un cavalier, une inscription m'apprit qu'un jour, un lieutenant d'Alexandre avait été inhumé à cet endroit.

Les quelques tombeaux encore presque intacts s'adossaient aux premières rampes de la montagne. C'est à l'approche du sommet que les conséquences de la catastrophe étaient les plus apparentes et que le bouleversement du site se faisait assez manifeste pour qu'il fût impossible de l'attribuer à une intervention humaine. À un moment inconnaissable de l'Histoire, un séisme avait dû ravager le plateau terminal de la nécropole. Seul, le coup de patte d'un cataclysme avait pu crever le tissu de ces murs destinés à défier la durée, bousculer des blocs de cent tonnes comme des dés d'enfant et détruire l'harmonie d'un jardin que ses architectes avaient voué à la paix des morts. Et la fureur de l'ouragan temporel qui s'était déchaîné sur la colline avait été assez dévastatrice pour que le regard du promeneur fût moins sensible à l'intention qui avait guidé les ordonnateurs de ce reposoir funèbre qu'aux effets du désastre qui l'avait ruiné. C'est ce désastre lui-même que

le temps avait éternisé en le pétrifiant dans le gel de l'instant où il s'était consommé. Si bien qu'en m'enfonçant toujours plus avant au coeur de l'étouffante féerie de ce théâtre de silence, la sensation d'angoisse que suscitait en moi l'appréhension de m'être égaré se nuancait d'une émotion nouvelle née du spectacle que mes yeux découvraient à mesure : ce que suggéraient invinciblement à l'esprit cette accumulation de tombes chavirées dans les herbes, ces sarcophages entrouverts, ces arcades en haillons, cette dispersion de chicots pierreux pareils aux hérissements d'une ville bombardée, ces dunes de sable embroussaillé qu'on dirait produites par les alluvions de la tempête, c'est l'image dramatisée de la Cité du dernier Jour au lendemain du Jugement. Il s'en était fallu de peu que j'assistasse à la représentation — j'avais manqué de quelques siècles à peine l'appel du porteur d'ordres des nuées —, mais j'arrivais trop tard. Les tombeaux avaient déjà répandu leur population sur la montagne, le Juge avait rendu son verdict et trié les comparants comme il est dit dans le Livre. Et les acteurs, transis ou glorieux, avaient quitté la scène en rangs soumis pour s'acheminer vers leur destination ultime. Seul, réduit à son ossature de pierres exténuées dans la moiteur torpide de l'après-midi, le décor était demeuré pour témoigner de l'intensité de la tragédie qui s'était déroulée en ce lieu.

Cette fantasmagorie déroulait ses volutes dans ma pensée quand je découvris les deux jeunes gens. Après tant d'années, le soulagement puéril que j'éprouvai en constatant que je n'étais pas l'unique vivant qui parcourût cette solitude est demeuré assez vif dans mon souvenir pour que j'en ressente encore un peu de gêne. Malgré moi, je hâtai le pas pour les rejoindre. Ils se trouvaient un peu plus haut sur la colline, dans une courbe où l'adoucissement de la pente semblait avoir ménagé une sorte de carrefour dans la forêt. Plusieurs sentiers aboutissaient à cette clairière qui devait constituer un des centres de la nécropole. Les promeneurs me tournaient le dos et paraissaient en contemplation devant un véritable agglomérat de tombes. Le terrain avait subi sur cet espace une altération si profonde qu'il paraissait impossible de reconstituer, même en imagination, l'aspect qu'il avait dû connaître à l'origine. Quelques tombeaux avaient littéralement mélangé leurs pierres et leurs dalles se chevauchaient sur plusieurs couches, certaines étirées en jeu de cartes presque à la verticale, à la manière des fragments de la banquise qui

emprisonnent *L'Espoir* dans le tableau de Caspar David Friedrich au musée de Hambourg.

Le garçon se tenait très droit, tête levée, légèrement en retrait de la jeune fille qui lui donnait la main. Ils étaient blonds tous les deux, gracieux et minces, paraissaient très jeunes, et, pour autant que j'en pusse juger à cette distance, ils se ressemblaient. De temps à autre, sans lâcher la main de son compagnon, la fille inclinait le buste pour lire une inscription, d'un geste si élégant et si preste qu'il évoquait un mouvement de danseuse. Je présimai qu'elle lui communiquait à mesure ce qu'elle parvenait à déchiffrer, mais je ne pouvais comprendre leurs paroles.

Comme eux-mêmes ne m'entendaient pas venir et qu'il me semblait discourtois de les surprendre, je fis rouler quelques cailloux sous mes pas en atteignant la clairière. L'homme demeura immobile, mais la jeune fille se retourna avec tant de vivacité que la masse de sa chevelure tournoya un instant en torsade de lumière sur sa nuque. Elle ne me fit face que l'espace de quelques secondes — le temps de répondre à mon sourire par un signe de tête assez sec pour décourager toute tentative de conversation — mais durant le moment où nos regards se croisèrent, je vis s'allumer dans ses yeux une lueur d'hostilité alarmée. Selon toute apparence, elle ne partageait pas le plaisir que j'avais éprouvé en l'apercevant, et malgré le soin que j'avais pris de signaler mon approche, son regard me laissait clairement entendre que je n'étais pas le bienvenu. Je pense aujourd'hui qu'elle m'en voulait moins de troubler une intimité qui lui était précieuse — il faut bien se résigner à la présence d'autres visiteurs sur un site archéologique — que de l'avoir impudiquement découverte hors de sa garde. J'imagine aussi que ce reproche, c'est surtout à sa propre inattention qu'elle l'adressait : elle devait se trouver coupable d'avoir manqué un instant au devoir de méfiance qu'elle se croyait tenue d'observer à l'égard d'un monde d'où ne pouvait surgir que le péril.

Par discrétion, je m'écartai de quelques pas dans la clairière, tandis que la jeune femme se détournait vers son compagnon. Celui-ci, toujours planté devant son paysage de tombes comme à mon arrivée, continuait à ne manifester aucune attention à ma présence. Je pensai un instant qu'il mettait une application particulière à me tourner le dos pour que je ne pusse douter qu'il me considérait lui aussi comme un intrus, mais il est probable qu'il était trop profondément requis

par sa contemplation pour s'intéresser à ma personne. Un bref instant, à la faveur d'un mouvement qu'il fit pour reprendre la main de sa compagne, j'aperçus le profil d'un très jeune homme au front haut, qui semblait paré de toutes les grâces de la vie.

Le couple avait repris sa conversation dans une langue qui m'était inconnue. Je crus reconnaître dans l'inflexion des mots qui parvenaient jusqu'à moi quelques sonorités scandinaves, mais j'étais loin d'être sûr de mon fait, et c'est sans doute davantage la blondeur de leur teint et la distinction élancée et un peu froide de leur attitude qui me firent penser qu'ils devaient être originaires d'un pays du nord de l'Europe.

Au bout d'un moment, ils quittèrent la clairière pour s'engager dans la descente. Je me souviens que je dus me faire violence pour ne pas les suivre. Mais une leçon m'avait suffi, et comme le sommet de la colline ne paraissait plus très éloigné, je résolus de poursuivre mon exploration jusque là. Bientôt, le sous-bois s'éclaircit, une coulée de lumière bleue s'insinua entre les pins, et pour la première fois depuis que j'avais entamé mon ascension, mon visage accueillit la caresse d'une brise fine qui laissait pressentir la proximité de l'étendue. En quelques dizaines de pas, j'atteignis la fin du couvert où, brusquement, le dévoilement du paysage me fit cligner les yeux comme sous l'effet d'une lumière trop vive. Au-delà des longs épaulements fauves de la plaine piquetée d'épineux qui couraient vers l'est, les contreforts du Taurus se profilaient sur un ciel sans nuages. Aucun mouvement, aucun signe de vie n'animaient l'immense vallée déserte qui se creusait à mes pieds sous le soleil. De l'éperon rocheux où je me trouvais, j'aperçus les ruines d'une tour de guet sur une crête voisine, et, barrant la combe entre les deux escarpements qui me faisaient face, les pans délabrés d'une énorme muraille qui devait constituer le rempart extérieur de l'acropole. Mais les ruines de la cité elle-même n'étaient pas visibles, et l'horizon du sud où j'avais espéré découvrir la mer demeurait masqué par le moutonnement des cimes.

Mes compagnons parcouraient l'agora de la forteresse quand je les rejoignis. Beaucoup plus vaste que nous ne l'avions pensé, la ville couvrait toute la surface d'un plateau niché au cœur même de la montagne. Le système raffiné d'aqueducs, de canaux de drainage, de citernes, qui lui avait permis de tenir tête aux envahisseurs, semblait avoir mieux résisté aux atteintes du temps que les édifices

eux-mêmes. Cependant, on retrouvait ici et là, parmi les décombres des galeries effondrées et des murs qui avaient déversé leurs pierres en tas dans l'enchevêtrement des cistes, les témoignages d'une splendeur dont l'esprit survivait à l'ambition qui l'avait suscitée. La puissance métaphorique des signes paraît de ses sortilèges la courbe d'une voûte épargnée par miracle, la grâce d'un portique ouvert sur le vide, un lambeau de colonnade aux chapiteaux préservés, jusqu'à rendre une vie imaginaire aux temples de la loi, aux basiliques du commerce et à la maison des dieux. La route du Roi, qui traversait jadis le centre de la cité, avait perdu sur presque toute sa longueur son assise de pierres appareillées, mais son tracé demeurerait parfaitement lisible entre les ruines, et l'œil pouvait encore discerner dans les fragments du dallage l'ornière que le passage des chars y avait creusée.

Je rêvai un moment sur l'agora devant un bloc de marbre culbuté dans l'herbe chaude. Le relief représentait une théorie de porteuses d'offrandes aux membres graciles, aux yeux curieusement allongés d'égyptiennes. Une certaine maladresse dans le traitement de ce thème traditionnel — le sculpteur avait été contraint de réduire la taille de la dernière prêtresse pour lui faire une place dans le cortège — semblait attester que l'œuvre provenait d'un atelier local, mais cette gaucherie même avait été ennoblie par le temps, et ce groupe de jeunes filles au visage tendu vers un accomplissement invisible qui cheminait depuis tant de siècles sous la laineuse incrustation des mousses avait acquis la beauté d'un sillage qui serait resté dessiné sur la mer. J'appris que ce bloc ensauvagé était le seul reste de l'autel où fuma un jour l'encens répandu pour célébrer la victoire sur Mithridate.

À plusieurs reprises durant cette promenade, j'avais en vain cherché du regard, parmi les rares touristes qui erraient comme nous au milieu des ruines, les deux jeunes gens croisés dans la nécropole. J'en avais conclu qu'ils avaient regagné leur voiture et j'avais curieusement ressenti, à la pensée qu'ils étaient probablement sortis de ma vie pour toujours, un peu de ce regret que laisse dans l'esprit une question qui n'a pas reçu sa réponse.

D'instinct, comme on diffère un plaisir afin d'en goûter plus longuement l'attente, nous avons réservé pour la fin la visite du théâtre.

Lorsque j'y pénétrai en émergeant de la pénombre par un des couloirs d'accès à *l'orchestra*, j'eus l'impression de plonger au cœur d'une nuée ardente. Enchâssé dans le rocher même au sommet d'une des hauteurs qui cernent la forteresse,

l'hémicycle des gradins flambait de toutes ses pierres sous un soleil sans pitié. L'éblouissement était si intense que je m'astreignis à demeurer un moment à l'aplomb de la muraille pour accommoder mon regard à la réverbération de la lumière. Au premier abord, le théâtre paraissait vide, mais quand je m'avançai vers son centre, je découvris les deux jeunes gens.

Ils étaient installés côte à côte au dernier étage des gradins, à l'abri d'un petit arbre qui avait poussé entre les moellons des sièges. Quelques bouquets de genévriers et de myrtes s'étaient insinués par endroits entre les pierres, si bien que l'hémicycle se voyait ocellé de plusieurs îlots d'ombre où l'on pouvait s'asseoir sans incommodité. La jeune femme tenait un guide ouvert sur ses genoux et elle en faisait la lecture à son compagnon. Quelquefois, elle étendait le bras pour désigner un détail. Le garçon semblait l'écouter paisiblement et l'interrogeait de temps à autre. Malgré la distance, le murmure de leurs paroles parvenait jusqu'à moi.

Soucieux de les importuner le moins possible, je gagnai l'autre côté de la scène pour escalader l'escalier ménagé dans la courbe des travées jusqu'au promenoir qui couronnait le théâtre. Le paysage qui s'offrit à mon regard dépassait encore en sauvagerie celui que j'avais aperçu du haut de la nécropole. La citadelle paraissait le centre d'un complexe entrecroisement de collines dont les sommets cavalcadaient autour d'elle comme une meute de cerbères. Coupant la flamme grise des affleurements de rocs et le glacis roussâtre des pentes semées d'arbousiers et de pins qui s'étiraient vers les crêtes, quelques vallées étroites sabraient durement l'étendue. Très loin, comblant de son immense signature en vol d'oiseau les échancrures que ces vallées dessinaient sur l'horizon, il y avait la mer.

Le hasard voulut qu'à l'instant où je décidai de quitter les hauteurs du théâtre, les jeunes gens se levèrent à leur tour. Je constatai que nos chemins ne manqueraient pas de se croiser à la sortie de l'hémicycle, mais cette fois, je résolus de ne rien faire pour éviter la rencontre. C'est ainsi que je me trouvai tout près du couple lorsqu'il s'arrêta une dernière fois au pied des débris du mur de scène pour faire ses adieux au paysage.

L'après-midi commençait à décliner doucement vers le crépuscule. Déjà, une mince buée bleuâtre emplissait la plaine du côté de l'orient, soulignant sur les lointains les lignes dures des montagnes. Mais dans le ciel de l'ouest, le soleil

n'avait pas encore disparu derrière les cimes et le site continuait à vibrer sous le miroitement d'une brume insoutenable.

C'est en me détournant pour fuir son éclat que je remarquai l'attitude singulière du garçon. Il demeurait immobile, tête levée, les yeux grands ouverts face au soleil, comme si l'intensité térébrante de la lumière, loin de l'incommoder, n'avait sur lui d'autres pouvoirs que ceux d'une caresse. Il se tenait au bord du vide, offrant son visage aux rayons étincelants dans un geste d'abandon à un bonheur invisible qui le faisait ressembler, sous les reflets d'incendie dont le couchant nimait sa chevelure, à ces figures sculptées de femmes ou d'enfants aux yeux morts qu'on plaçait jadis à la proue des navires.

Un peu plus tard, alors que nous nous apprêtions à quitter la ville avec les derniers touristes — on entendait des bruits de moteur du côté du parc aux voitures — je retrouvai les deux jeunes gens une dernière fois. Ils s'étaient arrêtés au seuil d'une des citernes creusées dans le roc par les habitants de Termessos afin d'y conserver leurs réserves d'eau et de grains, et ils se penchaient, enlacés joue contre joue, par-dessus la margelle de la vaste caverne sonore comme pour y guetter un écho surgi des profondeurs. Il y avait dans le mouvement de connivence presque enfantine qui unissait l'aveugle à sa compagne un tel élan de confiance à l'égard des pouvoirs de la vie que j'en eus le cœur serré. La dernière image que j'emportai de la cité ruinée fut celle de leurs corps inclinés vers le mystère d'un puits d'où ne montait que l'haleine pourrie du Temps.

Le lendemain, nous étions à Antalya, où nous avions prévu d'embarquer la nuit même pour Smyrne. La journée s'achevait. Nous avons restitué notre voiture de location à l'agence, déposé nos bagages à bord, visité la ville avec nonchalance. La soirée s'ouvrait devant nous sans contraintes. Allégés de tout devoir, dépourvus de projets immédiats, nous sentions monter en nous la légère excitation prémonitoire des grandes aventures du plaisir.

Le port baignait dans une fastueuse lumière. Pour un moment, le scintillement de la mer tenait encore la nuit à distance, mais, déjà, la haute muraille brasillante qui bordait l'horizon commençait à s'amollir d'un reflet d'ardoise. L'avènement du crépuscule dessinait à vif sur le ciel adouci le réseau dentelé des balcons, l'arête des toits, enflammait de rose l'encorbellement des

minarets. Au sommet des maisons les plus basses, les terrasses s'ouvraient aux premières mouillures de l'ombre.

Nous nous laissions glisser à travers la foule dans l'entaille des rues étroites, portés par cette onde de jubilation confuse qui donne sa coloration particulière à la rumeur du soir dans les villes du sud. Des cris d'enfants, des comméragés de balcon, les appels des marchands de pastèques et de thé glacé y voisinaient dans un tumulte entêtant et suave avec des bêlements de chèvres enchaînées et le roulement lointain des autos du côté de la Porte d'Hadrien. Les premières rôtissoires à l'étal des restaurants ouverts sur les ruelles commençaient à tourner pour le repas du soir, tandis qu'au seuil des boutiques, les femmes assises en tailleur dans la poussière continuaient à veiller avec placidité devant leurs vasques de yaourt et leurs pyramides de piments et d'oranges. Au hasard de notre marche, nous étions accrochés par des îlots d'odeurs où le fumet de la viande grillée et des effluves d'épices se mêlaient, par-dessus la senteur de la poussière arrosée, à des relents de laitage sûri, de salade pourrie et de suint de mouton.

Notre flânerie à travers la ville ancienne et le quartier du bazar nous ramena presque à notre insu au port des yachts où notre bateau nous attendait. Quelques restaurants y déployaient leurs terrasses sur la pente ombragée de platanes qui descendait vers les quais. Nous décidâmes d'un commun accord que l'heure du raki avait sonné. L'instant d'après, nous nous retrouvions attablés devant les petits verres d'anisette, le carafon d'eau glacée, et les bols d'olives, de moules farcies et de concombres au yaourt autour desquels s'organise traditionnellement le cérémonial de l'apéritif en Méditerranée orientale.

Pour nous marquer sa faveur tout en signalant à la cuisine que la table était occupée — c'était aussi une manière discrète de nous faire savoir qu'il escomptait qu'elle le resterait pour le dîner — le garçon qui nous servait alluma avec beaucoup de solennité les deux bougies qui décoraient notre nappe.

Un reste de jour rose hésitait encore sur la mer, mais sous les fanaux du chenal d'entrée qui trouaient le ciel assombri, les eaux de la rade étaient déjà toutes chargées de ténèbres. Les bateaux amarrés à quai, dont les mâts pointaient par-dessus les groupes de promeneurs attardés sur le front de mer, semblaient enlisés dans une immobile coulée d'acier noir qu'émouvaient par endroits les lueurs jaillies de quelques écoutilles entrouvertes.

Peu à peu, autour de nous, le restaurant se peuplait d'une clientèle bigarrée où les gens du pays figuraient l'exception. À côté de quelques touristes de notre espèce, on reconnaissait à leur hâle de bon ton et à leur air cavalier un certain nombre d'échantillons de cette humanité cosmopolite sans domicile fixe qui hante d'un bout de l'année à l'autre les ports de plaisance du monde entier. Un à un, sous le feuillage assoupi des platanes, les buissons de chandelles s'allumaient sur les tables. On entendait des tintements de vaisselle du côté des cuisines.

Depuis notre arrivée, nous n'avions pas échangé vingt paroles. La fatigue commençante et la conscience du peu de temps qu'il nous restait à passer dans ce lieu où tout évoquait les départs suscitait en nous un engourdissement songeur qui nous isolait de la cohue : « Dans trois heures, pensions-nous, nous serons en mer »...

Nous venions de héler le serveur pour commander notre repas quand j'aperçus l'aveugle et son amie. Ils se tenaient debout à l'entrée du restaurant en compagnie du patron qui paraissait les connaître, et elle parcourait la terrasse du regard pour trouver une table libre. Non loin de nous, des clients étaient en train de régler leur note. Sur un signe du patron, deux garçons escortèrent les arrivants avec force sourires. J'admirai l'adresse avec laquelle la jeune femme guidait son compagnon entre les dîneurs en lui donnant le bras d'une façon qui eût semblé naturelle à deux amants.

Je présume qu'elle ne découvrit notre présence qu'au dernier moment, car elle eut un imperceptible mouvement d'hésitation à l'instant de prendre place sur le siège que le serveur lui avançait. Mais elle fit preuve d'assez de présence d'esprit pour surmonter son indécision dans la seconde même, et elle alla jusqu'à ébaucher un bref sourire à notre adresse avant de détourner la tête.

Une fois de plus, leur extraordinaire ressemblance me frappa. De l'endroit où notre table se trouvait située, un peu en retrait de la leur, j'apercevais le profil de l'aveugle, et de trois quarts, le visage de la jeune femme assise en face de lui, de sorte qu'il m'était possible, en rassemblant les fragments proposés à mon regard, de recomposer une tête unique, à la manière des peintres qui, avant d'aborder leur toile, esquissent sous divers angles plusieurs études de leur modèle. Et c'était bien, sous la même chevelure dorée, le même visage d'éphèbe androgyne, doublement dessiné d'un crayon identique, qui m'apparaissait dans la lumière que les lampes

blotties au cœur du feuillage tendaient maintenant sur les ombres du soir comme un écran de perle pulvérisée. Ils n'étaient certes pas indifférents à la conformité qui les unissait, puisqu'ils l'accentuaient encore en portant, avec une simplicité désinvolte qui témoignait d'une pratique innée des plaisirs de l'inutile, des vêtements presque semblables : elle avait sans nul doute choisi elle-même ces pantalons et ces chandails jumeaux d'un bleu ciel impertinent dont le coton léger dégagait la finesse de leurs attaches et s'harmonisait avec la couleur de leurs yeux, n'acceptant de se distinguer de son compagnon que par l'indigo d'un châle de soie sauvage qu'elle avait jeté sur ses épaules.

Elle lui parlait doucement en regardant la mer, tandis qu'il conservait le visage tourné vers elle, comme si la voix qui lui parvenait par-dessus la table était son spectacle et qu'à elle seule elle eût pouvoir de donner vie au monde que ses yeux étaient incapables de contempler. Sans entendre une de leurs paroles, j'étais persuadé qu'elle venait d'entreprendre, à l'exemple de la sentinelle qu'évoque le Prophète, de lui « raconter » la nuit, en accompagnant son discours d'une délicate musique de gestes qui faisait onduler la flamme des bougies sur la nappe, pendant qu'il émiettait machinalement son pain entre ses doigts : la nuit qui, après avoir effacé l'ultime liseré rougeâtre en bordure de l'horizon, était en train de vider la jetée de ses derniers promeneurs et de cloîtrer la rade dans un cercle silencieux de ténèbres ; la nuit qui tombait maintenant sur la ville avec la soudaineté d'un rideau de théâtre, stimulait l'incessante germination des lumières sur la croupe d'ombre du coteau et achevait de gagner, en lisière du port, le haut des remparts et les jardins en terrasse où nous avions pris le thé quelques heures plus tôt dans la chaleur de l'après-midi.

Je songeai qu'au regard des dîneurs dispersés autour de nous, rien ne distinguait cette scène d'une conversation ordinaire entre deux jeunes gens que l'agrément d'une soirée de septembre aurait réunis au bord de la mer. Aussi naturellement que si elle échangeait avec son hôte quelques propos de bonne compagnie sur la saveur du vin ou la qualité des brochettes grillées, la conteuse souriait de temps à autre en inclinant la tête.

Mais je devinais derrière le profil impassible de l'aveugle une telle intensité d'attention que je me surpris à fermer puérilement les yeux dans l'espoir d'accéder un moment aux sensations qu'il éprouvait à l'intérieur de sa prison : mon ouïe

n'accueillit qu'un brouhaha indistinct qui confondait les plans de l'espace sonore en un désordre dépourvu de signification intelligible. Le ramage volubile des voix entrecroisées s'y mélangeait aux appels que les serveurs lançaient en direction de la cuisine, à des bruits de couverts, des rires de femmes, et les entortillements de la mélodie sirupeuse qui montait du restaurant voisin couvraient la respiration calme de la mer. Dissociée de son environnement visuel, cette houle confuse paraissait étrangère au plaisir de l'instant que l'aveugle partageait en esprit avec sa compagne. C'était donc bien, comme je l'avais pressenti d'abord, la musique nourricière du récit qu'elle lui faisait, dont le murmure atténué me parvenait au sein de la rumeur, qui créait entre eux cette symbiose émotive où se recomposait magiquement l'ordre du monde.

Qu'était-il pour elle ? Frère ou amant ? Frère et amant ? Qu'ils fussent nés jumeaux, je l'avais soupçonné dès notre première rencontre dans la nécropole, bien avant de découvrir la ressemblance de leurs traits et leurs yeux couleur de mer. Ce ne pouvait être le hasard qui avait machiné le dédoublement de cette mince ossature et la grâce native qui les marquait tous deux du sourcil à l'orteil. Des affinités de rencontre n'auraient pu engendrer cette grâce altière et policée où l'œil le moins averti décelait une parenté de haute race. Jumeaux, oui, ils l'étaient évidemment, et les coquetteries vestimentaires auxquelles ils se complaisaient attestaient l'application que la jeune femme apportait à ce que personne n'en pût douter. Mais n'en faisait-elle pas trop pour qu'il n'y eût là qu'un simple jeu ? Cette volonté de tenir pour nulle la dualité du couple, d'afficher dans les détails les plus menus de son comportement une bisexualité fondée sur la nostalgie de l'unité perdue, n'était-elle pas tout à la fois le masque et l'aveu d'une connivence infiniment plus intime ?

Ce n'est certes pas sous l'empire d'un amour ordinaire qu'elle était descendue de quelque lointaine Finlande pour montrer la Pamphylie à un aveugle. Quel nom donner à cette dévotion avide, à cette possession austère et docile, à cette allégresse de moniale enivrée par la clôture ? Et comment concevoir en la voyant assumer dans l'imaginaire la part de destin que son frère était incapable de vivre que le tabou d'un dieu quelconque eût assez de pouvoir sur son esprit pour qu'après lui avoir fait don de tout le reste, elle lui refusât son corps ?

Tandis que les bavardages et les rires des dîneurs continuaient autour de nous, j'imaginai la chambre où chaque soir elle se dévêtait devant lui. Elle n'a pas fait de lumière dans la pièce : le seul théâtre que son regard découvre à la lueur du grand pays de nuit pâle qui peuple le carreau de la fenêtre entrebâillée est la tache blanchâtre du lit ouvert et le visage de l'homme qui lui fait face avec une tendresse sans espérance. Alors, elle commence à dénuder lentement ses épaules, puis sa gorge, pendant que le contrepoint de sa voix s'élève dans le silence, comme lorsqu'elle dépeignait à son frère la montée de la nuit sur le port. Et c'est le même murmure de psalmodie un peu rauque, mais scandé cette fois par des pauses, des brisures, des glissements d'étoffes qui ponctuent par-dessus la respiration de la ville endormie chacun des gestes de son déshabillage jusqu'à leur conférer l'évidence d'un accomplissement rituel. Sans quitter l'aveugle des yeux, épiant sur son visage les progrès d'un trouble qui excite le sien, la jeune femme achève de raconter son corps avec de minutieux mouvements de danse qui dévoilent çà et là, au gré des jeux de la pénombre, une épaule, un sein, la touffe blonde du ventre, et une tête incertaine au masque déjà durci, aux lèvres déjà gonflées par la certitude prochaine du plaisir. Lorsqu'enfin, pieds nus, elle émerge tout entière de la mousse des linges, c'est encore au long du fil de sa voix tendue à se briser que l'homme aux yeux éteints se hale doucement pour la rejoindre.

Notre dîner s'achevait. Nous avons commandé le café et le garçon s'appliquait à desservir quand l'un de nous remarqua sur la mer l'apparition d'une lueur vague qui avait la persistance d'un halo de nébuleuse et ondoyait paresseusement au ras des flots, comme si elle surgissait des profondeurs de l'horizon. Trop peu distincte pour être identifiable, elle paraissait creuser son empire dans la chair même de la nuit et affirmait sa lumière de minute en minute sous le semis des constellations qui emplissaient le ciel.

– Le bateau d'Istanbul, jeta négligemment le garçon en disposant devant nous une panoplie de tasses minuscules.

En un instant, une onde d'excitation courut de table en table, la nouvelle fit le tour du restaurant, et tous les regards se tournèrent vers le large.

En dépit de l'assurance de notre serveur, nous dûmes patienter un long moment avant que le nimbe de fausse aurore qui illuminait la mer cessât d'être un prodige indéchiffrable pour se résoudre en un grand nombre de scintillements

menus qui révélèrent les contours d'un navire : c'était bien un paquebot, pavé de tous ses feux, qui faisait route vers nous sur le glacis des eaux nocturnes.

Déjà, les abords de la rade s'éveillaient aux indices habituels de l'animation des arrivées. Une théorie de chariots à bagages s'engagea en ferrailant sur le quai, tandis que les premiers taxis venaient s'immobiliser devant les barrières de la douane. Les lampes de la capitainerie du port s'étaient allumées et on voyait des ombres s'agiter derrière les fenêtres. Je remarquai qu'à la table de l'aveugle, la jeune femme avait demandé l'addition.

Le navire était tout proche maintenant. Ses feux de position étaient nettement visibles et les rangées de hublots qui frangeaient sa coque étoilèrent l'eau noire d'un fourmillement de lueurs fiévreuses. Je songeai qu'à bord, l'équipage s'affairait aux manœuvres d'accostage, pendant que les passagers accoudés aux rambardes offraient leur visage à la pureté tiède de la nuit en contemplant la ville illuminée sur son socle d'ombre.

Près de nous, l'aveugle et sa sœur s'étaient levés. D'un mouvement plein de grâce, la jeune fille rajusta sur ses épaules son châle qui avait glissé et fit le tour de la table pour prendre le bras de son compagnon. Elle eut un bref signe de tête à notre adresse avant de s'éloigner lentement avec lui dans la direction des quais.

Aux tables voisines, le frisson d'allégresse enfantine qui avait ému, l'espace d'un instant, le cours oisif de la soirée s'était calmé et les conversations avaient repris leur train autour des dernières bougies. L'un de nous consulta machinalement sa montre. Je me sentais sans bonheur et sans pensée, insoucieux de l'heure, dans cet état de vacuité engourdie où l'esprit confond la résignation et le désir : « Nous avons tout le temps », pensais-je.

Copyright © 1989 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Charles Bertin, *La Sentinelle* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1989. Disponible sur : < www.arlfb.be >